

mieux que plusieurs régiments ; pareillement au Tonkin. Mais je ne veux pas l'exiler, ce franc mousquetaire de la diplomatie. Pour la santé de l'esprit parisien, il faut qu'il nous donne sa gaieté de cœur sous le sel de son esprit. Quant il est à Paris, il prodigue ses mots dans les bureaux de rédaction, c'est-à-dire dans les chroniques des autres. Pour lui, ce qu'il fait bien, c'est la chronique parlée. Il est intarissable ! Que de fois il rouvre la porte pour jeter le mot de la fin !

XX

MON FILS HENRY HOUSSAYE

ET LE IX^e FAUTEUIL

De tous mes livres, le meilleur c'est
Henry Houssaye.
(Confessions d'Arsène Houssaye.)

I

Il y a quelque quarante ans, quand Augustine Brohan voulait punir son fils, un camarade du mien, elle lui disait : « Si tu continues à n'être pas sage, je te condamnerai à faire le tour de madame Allan. »

Moi, quand je voulais punir mon fils, je lui

disais : « Si tu continues à n'être pas sage, je te mènerai à l'Académie. »

La troisième fois que je lui fis cette menace, il me répondit : « A l'Académie! j'irai bien tout seul! »

Et il y est allé tout seul.

Me permettez-vous de vous dire quel chemin il a pris pour arriver droit à l'Institut?

En 1866, le ministre d'État me chargea de le représenter à l'inauguration de la statue de Greuze. On sait que la patrie du peintre des innocentes perverties est Tournus : cette petite ville charmante ne s'était jamais vue à pareille fête, mais ce furent des discours sans fin. C'était déjà trop du premier, qui était de moi. Enthousiasme difficile à décrire, car les Tournusiens sont bruyants. J'avais mieux fait que de discourir : j'avais donné au monde un portrait de Greuze, peint par Greuze lui-même, et la montre de Greuze où son nom avait été gravé, vers 1780 ; aussi fus-je proclamé citoyen de Tournus.

Le soir, après tant d'éloquence dépensée aux pieds de la statue, il y eut un plein-air sur la place publique : un diner de deux cents couverts, si je me souviens bien.

On discourut encore à table; cette fois, ce fut mon fils qui fut invité à prendre la parole. Il parla d'autant mieux qu'il ne s'attendait pas à parler.

II

Le lendemain, grande surprise pour moi quand je le vis tout équipé pour partir, quoique nous dussions rester encore un jour à Tournus, chez ce brave Adrien Delahante, qui aimait tant les arts et les lettres.

— Pourquoi pars-tu aujourd'hui?

— Parce que je ne retourne pas à Paris.

A cette réponse ma surprise s'accentua.

— Où vas-tu?

— Je vais à Athènes.

— Comment, tu vas à Athènes? Mais il est convenu que je dois faire avec toi le voyage en Grèce!

— Oui, mais j'ai peur d'attendre trop longtemps. Je veux puiser aux sources vives. Toi, tu es un romanesque et un poète, tu ne peux pas être mon professeur en Grèce.

— Tu es dans les bons principes, mais tu brûles la politesse à ton père. Attends-moi.

— Non, non, j'attendrais trop longtemps.

J'eus beau batailler par l'éloquence paternelle et par celle de mes amis, mon fils n'en voulut pas démordre. Je décidai alors que je le conduirais à Marseille pour lui dire adieu sur le navire.

Voilà comment Henry Houssaye s'embarqua la première fois pour la Grèce. Il partit tout joyeux comme si ce fût pour la Terre promise. Il était né avec l'amour de la Grèce. Après avoir pensé à se faire peintre, d'après les grands exemples des antiques, il avait résolu

d'être un historien nourri à la première école du monde. Il n'avait guère alors que dix-sept ans. Dieu sait comme il s'imprégna du caractère grec dans les choses de l'art, se passionnant pour les ruines qui parlent si haut du Beau et du Vrai.

Il courut toute la Grèce, m'écrivant des lettres enthousiastes que j'ai gardées comme souvenir de son culte pour Phidias comme pour Homère. Je voulais toujours aller le retrouver, mais il ne voulait pas, disant que le moment n'était pas venu, tant il avait peur d'être arraché trop tôt à ses vaillantes études. Mais un jour, un des amis qu'il avait charmés tout là-bas, m'écrivit qu'il était malade. Je partis sur-le-champ. Comme j'arrivais à Marseille, une dépêche me parvint où l'on m'annonçait le retour de l'enfant prodige — tout aussi inquiétant que les enfants prodigues. En effet, le surlendemain, comme j'étais sur le quai, je reconnus mon fils parmi les passagers qui débarquaient. Quand je dis : je reconnus,

je me trompe; les fièvres l'avaient ravagé; c'était un fantôme qui me revenait. Il semblait sortir du royaume des morts.

Je le pris dans mes bras tout en sanglotant :

— Ne t'inquiète pas, mon père, me dit-il les yeux tout pleins de larmes, je sais bien que j'ai l'air d'un mourant, mais je reviendrai à moi.

Vous voyez qu'il revint à lui, et il y revint avec une moisson fauchée dans l'antiquité.

Il était malade encore quand il écrivit les premiers chapitres de *l'Histoire d'Apelles*, un livre qui parut, qui eut du succès, mais qu'il condamna lui-même jusqu'à racheter chaque exemplaire qu'il retrouva, pour les jeter au feu.

III

A quelque temps de là, les pâles inquiétudes devaient encore m'assaillir. Dieu sait ce que

j'ai souffert pendant l'année terrible. Henry Houssaye, qui était retourné en Grèce, revint à la nouvelle de la déclaration de guerre et s'engagea. Ce ne fut pas sans avoir été prier à Bruyères sur la tombe de sa mère, une sainte femme douée de toutes les vertus, morte en pleine jeunesse, dans sa beauté radieuse, ainsi que le témoignent les portraits de Lehmann et de Diaz, deux chefs-d'œuvre. D'ailleurs, à tous les événements de sa vie, mon fils va toujours s'inspirer dans cette chapelle, où il retrouve toutes les forces de son cœur.

Henry Houssaye partit donc. Après l'avoir conduit le plus loin qu'il fût permis, je revins à ma maison toute déserte. A une de mes sœurs qui partait pour le Midi, je confiai mon second fils, encore enfant. Ce fut alors qu'une autre de mes sœurs partit pour la Bretagne, d'où elle ne devait pas revenir. A-t-on oublié ce drame de la mer qui, prenant ma sœur et trois de ses amies sur le rocher de Penmarc'h,

les emporta dans les vagues toutes les quatre pour les ensevelir à jamais !

Ma solitude à Paris me donna la fièvre. Je n'y tins plus ; je courus au camp de Châlons, pensant à me faire soldat moi-même. Je retrouvai Henry. On espérait encore avoir raison des Allemands. Mais tout était déjà perdu, quand l'Empereur vint lui-même au camp de Châlons, tout désemparé et tout désespéré. Je revins à Paris en même temps que le régiment de mon jeune officier. Un peu plus tard, au siège de Paris, je m'engageai dans les bataillons de marche.

Mon fils souffrait mortellement de la défaite, mais il se consola en se battant devant Paris, où tout le monde risquait sa vie pour la France sans marchander son sang.

Dans la bataille du 30 novembre, Henry Houssaye porta, sous le feu de toute une ligne de tirailleurs dont il était le point de mire, un ordre à un bataillon qui allait être enveloppé. Il reçut le lendemain la croix de la Légion

d'honneur. Cette croix militaire ne vaut-elle pas mieux encora que le croix littéraire ?

IV

Le soldat déposa son épée, non sans regret, et reprit la plume. Il disait : « Ma vocation était d'être soldat. » N'y avait-il pas là un phénomène d'atavisme : Son grand-père maternel fut un « brigand de la Loire ». Aide de camp du général Hullin, il donna sa démission après les Cent Jours.

L'*Histoire d'Alcibiade* obtint le prix Thiers à l'Académie française, où MM. les Quarante furent surpris qu'un si jeune écrivain atteignit du premier coup à la lumière de l'histoire. C'est que déjà le jeune historien avait dédaigné les phrases dans sa religion pour la vérité et qu'il avait le plus rare des courages,

celui de cacher l'art de l'écrivain pour mieux faire parler les faits.

Le grand prix qu'il obtint lui donna d'illustres amis comme M. Mignet et M. Thiers. Il entra alors au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux-Mondes*.

Après d'autres livres sur la Grèce, il a fait revivre par le miracle de l'histoire, sous le titre *1814 et 1815*, ces deux années dramatiques entre toutes. Ce n'est pas à moi de parler du succès de cette œuvre « d'une vie si intense dans sa sobriété enflammée », comme l'a écrit Jules Lemaitre, et où bat le cœur de la France.

V

Henry Houssaye est élu à l'Académie française par vingt-huit voix sur trente votants. Il a presque l'unanimité, ce qui est

rarissime. Je remercie profondément Dieu et MM. les Immortels de m'avoir donné cette joie en ma quatre-vingt et unième année.

Le hasard des choses donne à Henry Houssaye le fauteuil des deux Corneille, de Victor Hugo et de Leconte de Lisle, fauteuil glorieux s'il en est, puisqu'il fut celui des deux plus grands poètes de la France. En effet, le génie de Pierre Corneille et de Victor Hugo dépasse de pas mal de millimètres les fronts les plus radieux. Certes, Henry Houssaye n'espérait pas un pareil fauteuil, mais il pourra se dire : Puisqu'aussi bien Maynard, Bussy-Rabutin et Lemercier ont passé par là, ne puis-je pas m'y asseoir aussi ? Ces ombres demi-célèbres me protégeront contre ces coups de soleil : Corneille et Hugo.

Il pourra penser aussi que son vrai parrain académique, Leconte de Lisle, le jugeait digne de lui succéder, puisque trois jours avant sa mort, la veille de son départ pour Louveciennes, le grand poète lui disait :

« Mon ami, je ne voterai plus pour vous, mais c'est vous qui me succéderez. »

Et voilà comme l'historien du 41^e fauteuil voit son fils s'asseoir dans le 9^e fauteuil.

VI

On m'a souvent demandé pourquoi j'ai écrit *l'Histoire du 41^e fauteuil de l'Académie*. Quelques critiques, pour faire leur cour à l'Académie, ont dit que c'était par dépit de n'y être pas. Ces gens-là ne me connaissent guère.

J'ai commencé cette histoire, dont quelques fragments ont paru dans les Revues, bien avant l'âge où l'on se présente à l'Académie.

Je ne pardonnais pas à l'illustre Compagnie d'avoir repoussé jusqu'à trois fois le poète du *Cid* et le poète d'*Hernani*.

Pareillement Balzac, Dumas et beaucoup

d'autres trouvaient porte close. Je m'imaginai qu'il était temps de créer un quarante-unième fauteuil pour y asseoir toutes les gloires dédaignées, gloires du temps présent comme du temps passé. J'en pourrais citer jusqu'à cent illustres, je me contente d'en citer jusqu'à vingt : Descartes, Molière, Pascal, Regnard, Saint-Simon, La Rochefoucauld, Le Sage, l'abbé Prévost, Jean-Jacques, Diderot, Beaumarchais, André Chénier, Rivarol, Lamennais, Stendhal, Michelet, Balzac, Béranger, Théophile Gautier, Alexandre Dumas.

Je voulais donc venger en ce 41^e fauteuil tous les grands méconnus par l'Académie, sans pour cela donner raison à Lamartine qui a tant mal dit de cette illustre maison où tout ce qui reluit n'est pas or, mais qui pourtant a du bon et du meilleur.

Le jour de la réception d'Alfred de Musset, à l'Académie, en 1852, Rachel m'écrivit, un matin, ce joli billet :

« Mon cher directeur,

» Je vous prendrai à midi, pour aller à l'Académie.

» Rassurez-vous, nous n'y resterons pas.

» Votre amie,

» RACHEL. »

Panurge dit : Faut-il me marier ou ne pas me marier — avec l'Académie ? Si je suis académicien, je serai un des Quarante, mais je m'ennuierai comme quarante. Je serai surchargé d'honneurs, comme le mulet chargé de reliques. Il me faudra aller une fois par semaine sous cette sombre coupole, qui est la préface du tombeau ; tout cela pour douze cents francs par an. Sans compter qu'il me faudra distribuer des prix de vertu, moi qui ne m'y connais pas. Donc, pas le plus petit mot pour rire.

Mais, reprend Panurge, si je ne suis pas de l'Académie, je ne serai pas des fêtes de l'Ins-

titut, je n'aurai pas de situation dans l'Etat, je ne m'appuierai pas sur mon bâton de maréchal et je n'aurai pas la joie de passer tout vivant dans le royaume des Immortels.